

## Portraits de maîtresses, 21 septembre 1867

Auteur : Baudelaire, Charles

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Portraits de maîtresses](#)

### Citer cette page

Baudelaire, Charles, Portraits de maîtresses, 21 septembre 1867, 1867-09-21

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/33>

### Informations sur le texte

Titre des textes« Portraits de maîtresses »

Nombre de textes1

Pagination des textesp. 181-183

Date1867-09-21

Date exacte de la publication21 septembre 1867

Lieu de publicationParis

### Texte

Transcription diplomatique

Portraits de maîtresses<sup>1</sup>.

Dans un boudoir d'honneur, c'est-à-dire dans un fumoir attenant à un élégant tripot, quatre hommes fumaient et buvaient. Ils n'étaient précisément ni jeunes ni vieux, ni beaux ni laids ; mais vieux ou jeunes, ils portaient cette distinction non méconnaissable des vétérans de la joie, cet indescriptible je ne sais quoi, cette tristesse froide et railleuse qui dit clairement : « Nous avons fortement vécu, et

nous cherchons ce que nous pourrions aimer ou estimer. »

L'un d'eux jeta la causerie sur le sujet des femmes. Il eût été plus philosophique de n'en pas parler du tout ; mais il y a des gens d'esprit qui, après boire, ne méprisent pas les conversations banales. On écoute alors celui qui parle, comme on écouterait de la musique de danse.

« Tous les hommes, disait celui-ci, ont eu l'âge de Chérubin ; c'est l'époque où, faute de dryades, on embrasse, sans dégoût, le tronc des chênes. C'est le premier degré de l'amour. Au second degré, on commence à choisir. Pouvoir délibérer, c'est déjà une décadence. C'est alors qu'on recherche décidément la beauté. Pour moi, messieurs, je me fais gloire d'être arrivé, depuis longtemps, à l'époque climatérique du troisième degré où la beauté elle-même ne suffit plus, si elle n'est assaisonnée par le parfum, la parure et cætera. J'avouerai même que j'aspire quelquefois, comme à un bonheur inconnu, à un certain quatrième degré qui doit marquer le calme absolu. Mais, durant toute ma vie, excepté à l'âge de Chérubin, j'ai été plus sensible que tout autre à l'énervante sottise, à l'irritante médiocrité des femmes. Ce que j'aime surtout dans les animaux, c'est leur candeur. Jugez donc combien j'ai dû souffrir par ma dernière maîtresse.

« C'était la bâtarde d'un prince. Belle, cela va sans dire ; sans cela, pourquoi l'aurais-je prise ? Mais elle gâtait cette grande qualité par une ambition malséante et difforme. C'était une femme qui voulait toujours faire l'homme. « Vous n'êtes pas un homme ! Ah ! si j'étais un homme ! De nous deux, c'est moi qui suis l'homme ! » Tels étaient les insupportables refrains qui sortaient de cette bouche d'où je n'aurais voulu voir s'envoler que des chansons. À propos d'un livre, d'un poème, d'un opéra pour lequel je laissais échapper mon admiration : « Vous croyez peut-être que cela est très-fort ? disait-elle aussitôt ; est-ce que vous vous connaissez en force ? » et elle argumentait.

« Un beau jour, elle s'est mise à la chimie, de sorte qu'entre ma bouche et la sienne je trouvais désormais un masque de verre. Avec tout cela, fort bégueule. Si parfois je la bousculais par un geste un peu trop amoureux, elle se convulsait comme une sensitive violée....

- Comment cela a-t-il fini ? dit l'un des trois autres. Je ne vous savais pas si patient.

- Dieu, reprit-il, mit le remède dans le mal. Un jour, je trouvais cette Minerve affamée de force idéale, en tête-à-tête avec mon domestique, et dans une situation qui m'obligea à me retirer discrètement pour ne pas les faire rougir. Le soir, je les congédiai tous les deux en leur payant les arrérages de leurs gages.

- Pour moi, reprit l'interrupteur, je n'ai à me plaindre que de moi-même. Le bonheur est venu habiter chez moi, et je ne l'ai pas reconnu. La destinée m'avait, en ces derniers temps, octroyé la jouissance d'une femme qui était bien la plus douce, la plus soumise, et la plus dévouée des créatures, et toujours prête ! et sans enthousiasme ! « Je le veux bien, puisque cela vous est agréable. » C'était sa réponse ordinaire. Vous donneriez la bastonnade à ce mur ou à ce canapé, que vous en tireriez plus de soupirs que n'en tiraient du sein de ma maîtresse les élans de l'amour le plus forcené. Après un an de vie commune, elle m'avoua qu'elle n'avait jamais connu le plaisir. Je me dégoûtai de ce duel inégal, et cette fille incomparable

se maria. J'eus, plus tard, la fantaisie de la revoir, et elle me dit, en me montrant six beaux enfants : « Eh ! bien ! mon cher ami, l'épouse est encore aussi vierge que l'était votre maîtresse. » Rien n'était changé dans cette personne. Quelquefois je la regrette. J'aurais dû l'épouser. »

Les autres se mirent à rire, et un troisième dit, à son tour :

« Messieurs, j'ai connu des jouissances que vous avez peut-être négligées. Je veux parler du comique dans l'amour et d'un comique qui n'exclut pas l'admiration. J'ai plus admiré ma dernière maîtresse que vous n'avez pu, je crois, haïr ou aimer les vôtres. Et tout le monde l'admirait autant que moi. Quand nous entrions dans un restaurant, au bout de quelques minutes, chacun oubliait de manger pour la contempler. Les garçons eux-mêmes et la dame du comptoir ressentaient cette extase contagieuse, jusqu'à oublier leurs devoirs. Bref, j'ai vécu quelque temps en tête-à-tête avec un phénomène vivant. Elle mangeait, mâchait, broyait, dévorait, engloutissait, mais avec l'air le plus léger et le plus insouciant du monde. Elle m'a tenu ainsi longtemps en extase. Elle avait une manière douce, rêveuse, anglaise et romanesque de dire : « J'ai faim ! » et elle répétait ces mots jour et nuit, en montrant les plus jolies dents du monde, qui vous eussent attendris et égayés à la fois. – J'aurais pu faire ma fortune en la montrant dans les foires comme monstre polyphage. Je la nourrissais bien, et cependant elle m'a quitté.... pour un fournisseur aux vivres, sans doute. – Quelque chose d'approchant, une espèce d'employé dans l'intendance qui, par quelque tour de bâton à lui connu, fournit peut-être à cette pauvre enfant la ration de plusieurs soldats. C'est, du moins, ce que j'ai supposé.

– Moi, dit le quatrième, j'ai enduré des souffrances atroces par le contraire de ce qu'on reproche en général à l'égoïste femelle. Je vous trouve mal venus, trop fortunés mortels, à vous plaindre des imperfections de vos maîtresses ! »

Cela fut dit d'un ton fort sérieux, par un homme d'un aspect doux et posé, d'une physionomie presque cléricale, malheureusement illuminée par des yeux d'un gris clair, de ces yeux dont le regard dit : « Je veux ! » ou : « Il faut ! » ou bien : « Je ne pardonne jamais ! »

« Si, nerveux comme je vous connais, vous, G..., lâches et légers comme vous êtes, vous deux K.... et J..., vous aviez été accouplés à une certaine femme de ma connaissance, ou vous vous seriez enfuis, ou vous seriez morts. Moi, j'ai survécu, comme vous voyez. Figurez-vous une personne incapable de commettre une erreur de sentiment ou de calcul ; figurez-vous une sérénité désolante de caractère ; un dévouement sans comédie et sans emphase ; une douceur sans faiblesse ; une énergie sans violence. L'histoire de mon amour ressemble à un interminable voyage sur une surface pure et polie comme un miroir, vertigineusement monotone, qui aurait réfléchi tous mes sentiments et mes gestes avec l'exactitude ironique de ma propre conscience, de sorte que je ne pouvais pas me permettre un geste ou un sentiment déraisonnable sans apercevoir immédiatement le reproche muet de mon inséparable spectre. L'amour m'apparaissait comme une tutelle. Que de sottises elle m'a empêché de faire, que je regrette de n'avoir pas commises ! que de dettes payées malgré moi ! Elle me privait de tous les bénéfices que j'aurais pu tirer de ma folie personnelle. Avec une froide et infranchissable règle, elle barrait tous mes caprices. Pour comble d'horreur, elle n'exigeait pas de reconnaissance, le danger passé. Combien de fois ne me suis-je pas retenu de lui sauter à la gorge, en lui

criant : Sois donc imparfaite, misérable ? afin que je puisse t'aimer sans malaise et sans colère ! Pendant plusieurs années, je l'ai admirée, le cœur plein de haine. Enfin, ce n'est pas moi qui en est mort !

- Ah ! firent les autres, elle est donc morte ?

- Oui ! cela ne pouvait continuer ainsi. L'amour était devenu pour moi un cauchemar accablant. Vaincre ou mourir, comme dit la politique, telle était l'alternative que m'imposait la destinée ! Un soir, dans un bois.... au bord d'une mare..., après une mélancolique promenade, où, ses yeux, à elle, réfléchissaient la douceur du ciel, et où mon cœur, à moi, était crispé comme l'enfer....

- Quoi !

- Comment !

- Que voulez-vous dire ?

- C'était inévitable. J'ai trop le sentiment de l'équité pour battre, outrager ou congédier un serviteur irréprochable. Mais il fallait accorder ce sentiment avec l'horreur que cet être m'inspirait ; me débarrasser de cet être sans lui manquer de respect. Que vouliez-vous que je fisse d'elle, puisqu'elle était parfaite ? »

Les trois autres compagnons regardèrent celui-ci, avec un regard vague et légèrement hébété, comme feignant de ne pas comprendre et comme avouant implicitement qu'ils ne se sentaient pas, quant à eux, capables d'une action aussi rigoureuse, quoique suffisamment expliquée d'ailleurs.

Ensuite on fit apporter de nouvelles bouteilles, pour tuer le temps qui a la vie si dure, et accélérer la vie qui coule si lentement.

Ch. Baudelaire.

1. L'explication des pages de Baudelaire qu'on va lire se trouve dans le caractère de l'auteur, si bien analysé et mis en lumière par M. Yriarte, dans le dernier numéro de la Revue. Nous y renvoyons le lecteur.

## Information sur l'édition

Référence bibliographique *Revue nationale et étrangère*

Mentions légales Texte de Charles Baudelaire : Domaine public

Contributeur(s) Schellino, Andrea (édition numérique et transcription)

Notice créée par [Andrea Schellino](#) Notice créée le 27/07/2022 Dernière modification le 06/08/2024

suf put s'éprendre des charmes d'une Française, fille d'un fournisseur général de l'armée. Pour contracter cette union, il dut naturellement se faire baptiser, et « sa nouvelle foi, ajoute spirituellement l'Archiduc, le lança à la fois dans le mariage et dans la Franco-manie. » En d'autres termes, le tigre s'apprivoisa sous la main de la petite Parisienne ; il devint Français, et si Français que ses nouveaux compatriotes eurent peine à soutenir la comparaison. Non pas sur tous les points cependant, car il eut le bon goût de demeurer Oriental par le maintien superbe, et la libéralité princière. Mais le cœur, comme l'esprit, étaient devenus bien français, et voici qui le prouve de reste :

« Aussitôt après le dîner, nous passâmes au salon, déjà occupé par plusieurs Arabes de marque. Entre autres, on me signala un jeune marabout fort vénéré dans le pays, et qui passe pour descendre du Prophète en droite ligne. Impossible d'imaginer une figure plus intéressante et plus noble. Ce jeune homme, qui a à peine dix-neuf ans et possède déjà deux femmes légitimes, se distingue par un maintien plein de hauteur et ce calme majestueux que rehausse si bien la beauté du costume oriental. Rien de noble, de touchant comme l'expression profondément mélancolique qui règne sur ce visage imberbe et pâle, encadré dans les plis du burnous comme dans la blancheur d'un voile de nonne. Par moments, les yeux lancent des étincelles sur ces traits languissants, l'éclair du regard jette un feu sombre à travers les longues prunelles, et cette majesté et cette tristesse suffisent pour expliquer la vénération profonde que l'adolescent inspire à sa tribu. C'est le portrait achevé d'un illuminé arabe. Il est venu apprendre le français à Médéah ; son frère le sait déjà. Comme je regardais le marabout, Yusuf se retourna vers lui et lui dit : « N'est-ce pas que tu aimes bien les Français ? » Le pauvre jeune homme s'inclina et posa la main sur son cœur. Yusuf se mit à rire, et s'adressant à nous : « Ils nous détestent, ces b..... ; mais ils nous craignent : voilà tout ce qu'il nous faut. »

Le mot, appliqué à un ancien confrère en Mahomet, parut dur à l'Archiduc, et sa simplicité tudesque s'en étonna. Je passe sur les réflexions qu'elle lui inspire, et je préfère finir par quelques détails sur Mme Yusuf, la lionne parisienne à qui il était réservé de dompter ce lion :

« A la porte de son joli salon de réception se tenait Mme Yusuf, habillée dans le dernier goût, une Parisienne de la tête aux pieds. C'est une petite femme chétive, maigrelette, un de ces êtres nerveux et frêles qui assurent leur puissance par la mobilité capricieuse de leurs manières et le charme despotisme de leur caractère. Cela seul explique comment la frêle petite personne est parvenue à captiver un Yusuf. Après les politesses d'usage, elle se laissa choir sur un divan magnifique, les petits petons douillettement blottis dans une dépouille de lion. »

Un dernier trait achève la peinture et jette un jour piquant sur les mystères de cet intérieur franco-mauresque.

« La conversation languissait ; l'assemblée, composée mi-partie d'Arabes, mi-partie de fonctionnaires français et de leurs femmes, commençait à devenir monotone, quand notre hôte, poussé par le désir de nous être agréable, proposa une échapper magnifique, le spectacle d'un ballet exécuté par des danseuses mauresques. C'est chose scabreuse, je le savais, que ces ballets. Pourtant, dans l'intérêt de la science et comme touriste, je crus pouvoir me sacrifier. Cependant Mme Yusuf ne parut pas apprécier ce dévouement, et l'idée que nous serions seuls dans un bâtiment séparé avec ces

jongleuses parut surtout l'effrayer. Elle décocha à son mari un regard assez aigre, et, tournant au jaune citron, protesta que, malgré l'horreur assez naturelle que lui inspiraient ces sortes de passe-temps, elle nous céderait volontiers son salon, offrant de se retirer ailleurs avec les dames. Sans doute la pauvre petite femme espérait conjurer le diable en le rapprochant d'elle. Mais le mari, là-dessus, avait ses idées arrêtées, et répliqua avec beaucoup de douceur : « Non, ma fille, c'est impossible ; il faut faire convenablement les choses. »

(La fin au prochain numéro.)

CAMILLE SELDEN.

## PORTRAITS DE MAÎTRESSES<sup>1</sup>.

Dans un boudoir d'honneur, c'est-à-dire dans un fumoir attendant à un élégant tripot, quatre hommes fumaient et buvaient. Ils n'étaient précisément ni jeunes ni vieux, ni beaux ni laids ; mais vieux ou jeunes, ils portaient cette distinction non méconnaissable des vétérans de la joie, cet indescriptible je ne sais quoi, cette tristesse froide et railleuse qui dit clairement : « Nous avons fortement vécu, et nous cherchons ce que nous pourrions aimer et estimer. »

L'un d'eux jeta la causerie sur le sujet des femmes. Il eût été plus philosophique de n'en pas parler du tout ; mais il y a des gens d'esprit qui, après boire, ne méprisent pas les conversations banales. On écoute alors celui qui parle, comme on écouterait de la musique de danse.

« Tous les hommes, disait celui-ci, ont eu l'âge de Chérubin ; c'est l'époque où, faute de dryades, on embrasse, sans dégoût, le tronc des chênes. C'est le premier degré de l'amour. Au second degré, on commence à choisir. Pouvoir délibérer, c'est déjà une décadence. C'est alors qu'on recherche décidément la beauté. Pour moi, messieurs, je me fais gloire d'être arrivé, depuis longtemps, à l'époque climatérique du troisième degré où la beauté elle-même ne suffit plus, si elle n'est assaisonnée par le parfum, la parure et cætera. J'avouerai même que j'aspire quelquefois, comme à un bonheur inconnu, à un certain quatrième degré qui doit marquer le calme absolu. Mais, durant toute ma vie, excepté à l'âge de Chérubin, j'ai été plus sensible que tout autre à l'énervante sottise, à l'irritante médiocrité des femmes. Ce que j'aime surtout dans les animaux, c'est leur candeur. Jugez donc combien j'ai dû souffrir par ma dernière maîtresse.

« C'était la bâtarde d'un prince. Belle, cela va sans dire ; sans cela, pourquoi l'aurais-je prise ? Mais elle gâtait cette grande qualité par une ambition malséante et difforme. C'était une femme qui voulait toujours faire l'homme. « Vous n'êtes pas un homme ! Ah ! si j'étais un homme ! De nous deux, c'est moi qui suis l'homme ! » Tels étaient les insupportables refrains qui sortaient de cette bouche d'où je n'aurais voulu voir s'envoler que des chansons. A propos d'un livre, d'un poème, d'un opéra pour lequel je laissais échapper mon admiration : « Vous croyez peut-être que cela est très-fort ? disait-elle aussitôt ; est-ce que vous vous connaissez en force ? » et elle argumentait.

1. L'explication des pages de Baudelaire qu'on va lire se trouve dans le caractère de l'auteur, si bien analysé et mis en lumière par M. Yriarte, dans le dernier numéro de la Revue. Nous y renvoyons le lecteur.



« Un beau jour, elle s'est mise à la chimie, de sorte qu'entre ma bouche et la sienne je trouvais désormais un masque de verre. Avec tout cela, fort bégueule. Si parfois je la bousculais par un geste un peu trop amoureux, elle se convulsait comme une sensitive violée....

— Comment cela a-t-il fini? dit l'un des trois autres. Je ne vous savais pas si patient.

— Dieu, reprit-il, mit le remède dans le mal. Un jour, je trouvais cette Minerve affamée de force idéale, en tête-à-tête avec mon domestique, et dans une situation qui m'obligea à me retirer discrètement pour ne pas les faire rougir. Le soir, je les congédiai tous les deux en leur payant les arrérages de leurs gages.

— Pour moi, reprit l'interrompue, je n'ai à me plaindre que de moi-même. Le bonheur est venu habiter chez moi, et je ne l'ai pas reconnu. La destinée m'avait, en ces derniers temps, octroyé la jouissance d'une femme qui était bien la plus douce, la plus soumise et la plus dévouée des créatures, et toujours prête! et sans enthousiasme! « Je le veux bien, puis-je que cela vous est agréable. » C'était sa réponse ordinaire. Vous donneriez la bastonnade à ce mur ou à ce canapé, que vous en tireriez plus de soupirs que n'en tiraient du sein de ma maîtresse les élans de l'amour le plus forcené. Après un an de vie commune, elle m'avoua qu'elle n'avait jamais connu le plaisir. Je me dégoûtai de ce duel inégal, et cette fille incomparable se maria. J'eus, plus tard, la fantaisie de la revoir, et elle me dit, en me montrant six beaux enfants : « Eh! bien! mon cher ami, l'épouse est encore aussi vierge que l'était votre maîtresse. » Rien n'était changé dans cette personne. Quelquefois je la regrette. J'aurais dû l'épouser. »

Les autres se mirent à rire, et un troisième dit à son tour :

« Messieurs, j'ai connu des jouissances que vous avez peut-être négligées. Je veux parler du comique dans l'amour et d'un comique qui n'exclut pas l'admiration. J'ai plus admiré ma dernière maîtresse que vous n'avez pu, je crois, haïr ou aimer les vôtres. Et tout le monde l'admirait autant que moi. Quand nous entrions dans un restaurant, au bout de quelques minutes, chacun oubliait de manger pour la contempler. Les garçons eux-mêmes et la dame du comptoir ressentaient cette extase contagieuse jusqu'à oublier leurs devoirs. Bref, j'ai vécu quelque temps en tête-à-tête avec un phénomène vivant. Elle mangeait, mâchait, broyait, dévorait, engloutissait, mais avec l'air le plus léger et le plus insouciant du monde. Elle m'a tenu ainsi longtemps en extase. Elle avait une manière douce, rêveuse, anglaise et romanesque de dire : « J'ai faim! » et elle répétait ces mots jour et nuit en montrant les plus jolies dents du monde, qui vous eussent attendris et égayés à la fois. — J'aurais pu faire ma fortune en la montrant dans les foires comme *monstre polyphage*. Je la nourrissais bien, et cependant elle m'a quitté.... pour un fournisseur aux vivres, sans doute. — Quelque chose d'approchant, une espèce d'employé dans l'intendance qui, par quelque tour de bâton à lui connu, fournit peut-être à cette pauvre enfant la ration de plusieurs soldats. C'est, du moins, ce que j'ai supposé.

— Moi, dit le quatrième, j'ai enduré des souffrances atroces par le contraire de ce qu'on reproche en gé-

néral à l'égoïste femelle. Je vous trouve mal venus, trop fortunés mortels, à vous plaindre des imperfections de vos maîtresses! »

Cela fut dit d'un ton fort sérieux, par un homme d'un aspect doux et posé, d'une physionomie presque cléricale, malheureusement illuminée par des yeux d'un gris clair, de ces yeux dont le regard dit : « Je veux! » ou : « Il faut! » ou bien : « Je ne pardonne jamais! »

« Si, nerveux comme je vous connais, vous, G..., lâches et légers comme vous êtes, vous deux K.... et L..., vous aviez été accouplés à une certaine femme de ma connaissance, ou vous vous seriez enfuis, ou vous seriez morts. Moi, j'ai survécu, comme vous voyez. Figurez-vous une personne incapable de commettre une erreur de sentiment ou de calcul; figurez-vous une sérénité désolante de caractère; un dévouement sans comédie et sans emphase; une douceur sans faiblesse; une énergie sans violence. L'histoire de mon amour ressemble à un interminable voyage sur une surface pure et polie comme un miroir, vertigineusement monotone, qui aurait réfléchi tous mes sentiments et mes gestes avec l'exactitude ironique de ma propre conscience, de sorte que je ne pouvais pas me permettre un geste ou un sentiment déraisonnable sans apercevoir immédiatement le reproche muet de mon inséparable spectre. L'amour m'apparaissait comme une tutelle. Que de sottises elle m'a empêché de faire, que je regrette de n'avoir pas commises! que de dettes payées malgré moi! Elle me privait de tous les bénéfices que j'aurais pu tirer de ma folie personnelle. Avec une froide et infranchissable règle, elle barrait tous mes caprices. Pour comble d'horreur, elle n'exigeait pas de reconnaissance, le danger passé. Combien de fois ne me suis-je pas retenu de lui sauter à la gorge, en lui criant : Sois donc imparfaite, misérable! afin que je puisse t'aimer sans malaise et sans colère! Pendant plusieurs années, je l'ai admirée, le cœur plein de haine. Enfin, ce n'est pas moi qui en est mort!

— Ah! firent les autres, elle est donc morte!

— Oui! cela ne pouvait continuer ainsi. L'amour était devenu pour moi un cauchemar accablant. Vaincre ou mourir, comme dit la politique, telle était l'alternative que m'imposait la destinée! Un soir, dans un bois.... au bord d'une mare..., après une mélancolique promenade, où, ses yeux, à elle, réfléchissaient la douceur du ciel, et où mon cœur, à moi, était crispé comme l'enfer....

— Quoi!

— Comment!

— Que voulez-vous dire?

— C'était inévitable. J'ai trop le sentiment de l'équité pour battre, outrager ou congédier un serviteur irréprochable. Mais il fallait accorder ce sentiment avec l'horreur que cet être m'inspirait; me débarrasser de cet être sans lui manquer de respect. Que vouliez-vous que je fisse d'elle, *puisque elle était parfaite?* »

Les trois autres compagnons regardèrent celui-ci, avec un regard vague et légèrement hébété, comme feignant de ne pas comprendre et comme avouant implicitement qu'ils ne se sentaient pas, quant à eux, capables d'une action aussi rigoureuse, quoique suffisamment expliquée d'ailleurs.

Ensuite on fit apporter de nouvelles bouteilles, pour tuer le temps qui a la vie si dure, et accélérer la vie qui coule si lentement.

CH. BAUDELAIRE.

## LA REVANCHE DU SOLDAT.

NOUVELLE.

### II

Une fois dans la rue, je marchai au hasard devant moi, en tirant toutefois du côté de la pleine campagne, pour me trouver plus tôt hors des allants et des venants, qui n'étaient pas rares dans les rues du village, par cette soirée de fête, et qui me reconnaissaient en dépit de la nuit épaisse, par le fait des lueurs qu'envoyaient les fenêtres des maisons, où les lampes étaient allumées pour les joyeux soupers, et par le fait aussi de mon habit de soldat, plus voyant et plus remarquable qu'un autre.

Combien m'accostèrent, dont j'eus toutes les peines du monde à me débarrasser, les uns voulant me faire entrer chez eux, les autres m'emmenant au cabaret.

Enfin, après maint arrêt et maint détour, je me trouvai au delà du quartier de l'église, à l'endroit où, comme tu sais, tombe dans la grande rue, un sentier qui passe, tout étroit entre des clôtures, pour aller rejoindre, à mi-coteau, le chemin de dessert du vignoble. Je pris ce sentier.

Là, au moins, il faisait tranquille et sombre : car tout au plus m'entendais-je marcher sur la terre herbeuse, et tout au plus distinguais-je le haut des murs et des haies, par cela seulement qu'il me cachait le ciel tout criblé d'étoiles. Me trouvant enfin seul, bien seul, je commençai de pouvoir librement songer à tout ce qui m'était arrivé...

Mais à peine avais-je fait quelques pas, que j'entendis qu'on parlait proche, tout proche de moi. Je reconnus même la voix, qui était celle de Rosalie, bien qu'elle tremblât comme par l'effet d'un certain émoi. Elle disait — c'était apparemment la fin de propos dont je n'avais pas entendu le commencement : « Puis enfin il y aurait surtout à craindre de donner à rire aux petites gens, qui nous vertaient nous démentir. »

J'entendis Isidore qui fit : « Certes ! »

Je m'étais arrêté, croyant d'abord que le frère et la sœur passaient en même temps que moi dans ce chemin ; mais un peu de réflexion me fit apercevoir que je me trouvais en ce moment derrière le mur du jardin des Pouchard, et que, de l'autre côté, ils devaient être à prendre le frais en devisant après souper.

Rosalie continua, mais lentement, mais avec une précaution indiquant qu'elle tenait à ne lâcher aucun mot sans l'avoir auparavant bien pesé et mesuré. « Je veux faire une supposition, tu entends, ce n'est qu'une supposition. Je suppose que tout par un coup, après être venue jusqu'aujourd'hui en gardant mon rang, l'idée me prenne de ... choisir... d'aimer au-dessous de moi ; qu'est-ce que tu penserais de cela ? qu'est-ce que tu dirais ? »

— Hein ! » fit Isidore comme en sursaut et d'une voix grossie.

Rosalie s'appretait à répéter ces paroles : « Je faisais cette supposition... » Mais il l'arrêta brusquement : « Eh ! j'entends bien ! j'entends bien ! » Puis, plus brusquement encore. « Mais pourquoi me dis-tu ça ? Qu'est-ce que ça signifie ? »

Alors Rosalie repartit, mais de manière à lui laisser entendre qu'il ferait bien de tenir qu'elle n'avait pas soufflé mot : « Oh ! mon Dieu ! pour rien... ça ne signifie rien, rien du tout. Je parlais... pour parler... Il faut bien dire quelque chose quand on cause... d'ailleurs, restons-en là. »

— Oui, restons-en là, » fit encore sèchement Isidore.

Puis il lui demanda si elle voulait venir faire un tour à la fête. Elle répondit d'un ton ennuyé : « Oh non ! pas ce soir. »

Isidore dit d'un air dédaigneux : « Eh bien ! j'y vais un moment, moi, pour prendre l'air un peu. »

— Va, » fit la sœur.

J'entendis qu'il s'en allait, mais bientôt : « A propos, lui dit Rosalie, comme le rappelant, tu sais que tu as promis à M. Daviaud, M. Daviaud était alors le notaire du bourg, de lui porter ta réponse dans la huitaine. La huitaine finit demain. »

Isidore répondit : « Aussi compté-je aller le voir demain. »

— Et que lui diras-tu ?

— Qu'on ne donne pas assez, pardienne !

— Mais puisqu'il t'a dit qu'on ne voulait pas, ou plutôt qu'on ne pouvait pas donner davantage.

— Alors tant pis ! l'affaire ne se fera pas.

— Heu ! fit Rosalie, est-ce bien ta dernière réflexion ? Pareille occasion ne se présentera guère. Et je sais bien qu'à ta place...

— Eh bien ! dit Isidore, nous en reparlerons. Bonsoir ! » Et je n'entendis plus qu'un pas, qui peu à peu se perdit.

Il va sans dire que je n'avais rien pu comprendre aux dernières paroles du frère et de la sœur, s'entretenant d'une affaire qui apparemment devait m'être indifférente ; mais tu sens bien qu'il n'en avait pas été de même de leurs premières paroles. D'après ce que j'avais entendu, il m'était clairement démontré que Rosalie, ayant en vent qu'Isidore, pour parler comme elle, s'était avisé d'aimer au-dessous de lui, elle avait voulu le sonder, afin de savoir si cette aventure avec une fille de rien le pousserait à descendre de ses hautes prétentions. Et comme elle l'avait vu aussitôt se rebiffer fièrement, ce qui prouvait qu'il ne se croyait pas lié pour si peu, elle avait aussitôt coupé court sur ce sujet, de crainte que la seule idée qu'elle avait pu le soupçonner de faiblesse, ne le portât à se dire qu'une faiblesse lui serait possible.

Tu penses si mon sang bouillait, si la colère me montait, en écoutant parler ces deux orgueilleux, et en comprenant la portée de leur conversation ; et tu penses si alors que je ne les entendis plus, je fus à même de faire aucune calme réflexion.

Prenant à partie cette vaniteuse qui était sans doute restée de l'autre côté du mur, se réjouissant de son adroite équipée. « Oh ! ne vous glorifiez pas, ma belle demoiselle, » fis-je entre mes dents, en hochant la tête vers la clôture qui me séparait de Rosalie, « le compte n'est pas, que je sache, définitivement réglé, car me voilà pour réclamer contre la manière dont vous entendez le faire. Nous verrons bien si votre fier Isidore sera aussi tranchant devant moi qu'il vient de l'être devant vous. Que vous soyez là pour le rappeler à la hauteur, c'est possible, mais j'y suis, moi pour lui montrer qu'on n'est pas si haut qu'on croit, alors que, riche, on s'avise de se faire un jeu de l'honneur des pauvres gens, — des petites gens, comme vous dites, vous autres. Oui, nous verrons. Ah ! il va à la fête, eh bien ! moi aussi j'y vais, je l'y rejoindrai ; et souhaitez pour lui qu'il ne s'entête pas trop dans la façon de voir où vous l'engagez, où vous l'encouragez ! »

Et la tête en feu, les poings serrés, croyant être déjà aux prises avec le lâche, criant déjà en moi les paroles que j'allais lui jeter, je me mis à courir le long du sentier, pour redescendre ensuite en toute hâte vers le pré de la fête.

Et tout en courant, cette pensée m'excitait encore, que ce n'était pas sans raison que je me flattais d'avoir raison du misérable, car je me rappelais sa mine gênée, confuse, rougissante, lorsqu'en arrivant je l'avais abordé. Et je me surprenais même riant, dans ma colère, en songeant à la déconvenue de Rosalie, quand elle verrait son bel orgueil rabattu.